

Chapitre 13

Le soleil descendait lentement sur l'horizon. En novembre, à quatre heures de l'après-midi, il commence déjà à faire sombre, et Tamara Borisovna aimait admirer le couchant sans allumer la lumière. Le soleil inondait le bout du ciel d'une couleur framboise qui progressivement tournait au lilas, puis au violet et quelque part au-dessus de sa tête s'achevait en bleu nuit.

Une moitié du ciel était plus intéressante. Elle jouait des couleurs de cette palette particulière, propre à la nature vivante et qu'aucun peintre ne pourrait égaler.

« A chaque fois, elles créent un monde nouveau, pensait-elle, mais elles n'avaient encore jamais dessiné celui-ci. »

Dans sa jeunesse, Tamara dessinait. Tout ce qui se présentait, là où cela se présentait, le plus souvent sur de grossiers carreaux de faïence que son père lui mettait spécialement de côté. Elle dessinait au charbon en rêvant de vraies peintures à l'huile, de grands arbres, des forêts, parfois des fleurs.

Elle se rappelait très bien un de ces dessins : une frêle jeune fille dans une robe toute simple, debout dans un grand espace vide. Derrière elle on voit de rares roseaux et des marécages. La fille se tient bien droite et regarde le spectateur droit dans les yeux. Ses cheveux raides lui tombent droit sur la poitrine. Elle a les bras minces, les traits fins... On dirait que cette rectitude ne lui est pas naturelle et qu'elle en vacille sur ses jambes. Sa maigreur est telle qu'elle paraît transparente.

D'où était venue à Tamara l'idée de ce dessin, elle n'aurait pas su l'expliquer, car en général, elle n'aimait guère dessiner des portraits.

Dans ce qu'il y a de plus reculé en Sibérie, plus haut que le Baïkal, dans un coin perdu de la taïga, tellement perdu que cela fait peur rien que d'y penser, se tenait – et se tient encore aujourd'hui – le village de Bounbouï. Une vie simple, des gens simples : l'été ils faisaient le flottage du bois sur la rivière Tchouna, l'hiver, ils restaient à la maison en attendant que passe le froid atroce. Pour aller en voiture à cheval au chef-lieu le plus proche, il fallait environ trois heures.

Boris Alexiéévitch était connu dans le village. C'était le comptable. De ses quatre filles, Tamara était sa préférée, et il l'appelait d'un nom à lui, Khatomtcha. Khatomtcha aidait son père pour tout : pour préparer le bois, à la pêche, à la chasse. Ensemble ils remontaient la rivière sur plusieurs kilomètres pour trouver des champignons et de l'ail des ours. Ensemble ils sciaient des poutres avec le godendard. A treize ans, elle conduisait seule le canot à moteur et accompagnait son père dans la taïga. Son père était à moitié bouriate.

La mère, Alexandra, était d'une famille de déportés, les Smoline. Des quatre sœurs, Nadia était d'une incomparable beauté. Toutes avaient reçu de leur père en héritage une peau dorée et hâlée, mais Nadejda faisait exception : blanche comme un cygne, les yeux bleus, elle se distinguait de ses sœurs par la majesté de sa démarche, son raffinement et son esprit. En un mot, c'était l'espoir de toute la famille. Sa taille, son maintien, qui se remarquaient de loin, frappaient à mort les gars du pays. L'aînée, Rimma, était pensive et raisonnable ; elle portait des lunettes et les cheveux courts. La cadette, Albinka, était une prunelle vive et rieuse.

Tamara, elle ne savait pas comment elle était. Ses sentiments étaient sans prétentions. Elle riait quand elle avait envie de rire et pleurait si elle avait envie de pleurer. Plus que tout elle aimait sa sœur, la belle Nadejda, à qui elle confiait tous ses secrets. Devenues jeunes filles, les sœurs rêvèrent d'aller à la ville, mais Tamara décida que non, jamais de la vie. Comment aurait-elle pu quitter la taïga, la neige immaculée jonchée de canneberge écarlate que l'on ramasse à la pelle ? La Tchouna rapide, qui même en été n'est jamais fraîche mais toujours glacée ? On distinguait au fond chaque caillou, et les marmites amenaient des bouillons jusqu'à la surface. Mais qui aurait dit, à l'époque, que toutes les sœurs finiraient par rester là, et que Tamara s'en irait pour toujours, non seulement à la ville, mais à l'autre bout du continent ?

Tamara avait toujours pensé qu'elle grandirait, qu'elle commencerait à gagner de l'argent et qu'alors, elle s'achèterait de vraies peintures à l'huile. Les yeux fermés, avant de s'endormir, elle passait en revue avec avidité et dans les moindres détails les sujets qui naissaient dans sa tête. C'est avec cet objectif – gagner de quoi s'acheter des couleurs – qu'à quinze ans, elle alla travailler au flottage, pour tirer les troncs avec une gaffe.

Une grande famille : sept enfants, tous à un an d'intervalle.

Dans la maison des parents, on préparait pour l'hiver des *pelmenis*¹. Le père faisait deux seaux de farce en passant à la moulinette, en même temps que la viande, des feuilles de laurier séchées ; il faisait cela longuement,

¹ Sorte de raviolis.

sans se presser. Ensuite il ajoutait du poivre en grains et du sel. Le poivre en grains, c'était la condition *sine qua non*, qui rendait la farce non pas piquante, mais juste aromatisée ; mais quand on mange des pelmenis avec cette farce-là, et que l'on tombe sur un grain de poivre entier, on a la bouche remplie d'une vague brûlante de plaisir presque insupportable.

Ils pétrissaient une pâte délicieuse, et toute la famille, soit neuf paires de mains, s'employaient à confectionner les pelmenis. Il y en avait tellement qu'on ne savait plus où les mettre, alors, quand une série était prête, Tamara sortait faire le tour de la maison et jetait les pelmenis dans la neige. Un des frères passait ensuite les ramasser et les tasser dans un grand sac de toile. Ils tombaient là-dedans en se heurtant comme des cailloux. L'hiver, les sacs étaient conservés dans la grange.

Il y avait encore une délicieuse recette : les œufs glacés. On mettait les œufs frais pondus sur une étagère dans la grange froide, et ensuite on les récupérait, on les écalait et on les mangeait comme une glace. Le jaune surtout était délicieux ; il ne gelait pas comme le blanc, jusqu'à avoir la consistance de la glace, mais se transformait en une masse dure et grasse. C'est cela qui était le meilleur, quand on arrivait au jaune.

Le soir, dès qu'il commençait à faire nuit, on allumait une veilleuse et dans la pénombre, on racontait toutes sortes d'histoires. On se réunissait en famille, parfois il se rassemblait dans leur isba jusqu'à vingt personnes, en comptant les enfants. Une des voisines savait lire. Elle ne venait pas souvent, s'installait dans un coin et commençait à raconter. Dans l'ensemble, c'était des histoires lues dans des livres d'écrivains soviétiques sur la vie des ouvriers et des paysans, mais elles étaient si claires et si détaillées qu'ensuite, en y repensant, Tamara ne se souvenait plus d'où lui venait cette histoire, si elle l'avait rêvée ou si c'était réellement arrivé dans leur village.

A l'orée du village de Bounbouï était installé un groupe électrogène local ; on le mettait en marche le soir quand le club recevait un film. Au printemps de 1968 il y eut l'électricité dans toutes les maisons ; lorsque le soir tombait on pouvait rester à coudre ou à lire sous la lampe. Mais la vraie révolution, ce fut quelque temps après, lorsque arriva chez les Baltourine le premier téléviseur, cela, c'était un miracle, en vérité !

Un jour d'hiver, il se produisit un événement extraordinaire. Au plus fort de l'hiver, alors que la neige arrivait à hauteur de la taille, et que la tempête hurlait à faire peur, un homme errait sur la route. Il errait depuis longtemps, trébuchant et tombant presque à bout de forces, et seule la peur de geler sur place lui réchauffait le sang dans les veines et le forçait à se relever et à repartir. La tempête lui cinglait le visage sans pitié ; ses yeux et son nez étaient si pleins de neige qu'il avait du mal à respirer et qu'il ne voyait plus rien. Il savait qu'il devait aller quelque part par ici. Là dans ce coin de Sibérie, dans une prison située entre Sosnovy Rodniki et Bounbouï, se trouvait son père. Il était au bord du désespoir. Et la nuit tombait.

Boris Alexiéévitch coupa son épais tabac maison et se roula une cigarette épaisse comme le doigt. Il était grand et osseux, déjà plus tout jeune, il avait la cinquantaine, les pommettes saillantes et les yeux sombres sous les paupières lourdes et gonflées. Les filles avaient filé au club pour danser, aucune tempête ne les aurait fait rester à la maison, les garçons non plus. La mère avait fini de nettoyer et s'était couchée sur le poêle. Le père de famille buvait du thé tout seul, s'appropriant à déguster son tabac épais et robuste. Son thé était tellement fort que même à contre-jour, il paraissait noir. Le thé se vendait au magasin local sous forme de disques pressés de couleur marron ; il le sciait en petits cubes et le buvait avec un peu de lait. Sur une soucoupe au milieu de la longue table frottée trônait une gourmandise : le sucre blanc aux reflets bleutés, coupé en morceaux. Il était dur comme la pierre et d'ordinaire on le trempait dans la tasse, mais Tamara aimait mordre dedans comme cela, cela lui plaisait d'entendre les morceaux craquer sous ses dents de neige. Ce soi-là, elle était restée à la maison. Sa mère et ses sœurs avaient lavé du linge depuis le matin dans un trou de la glace, au froid il avait durci et séché et il ne restait que le plus facile : le repasser au fer électrique.

A travers la bourrasque on entendit Tempête aboyer. Boris Alexiéévitch tendit l'oreille, Tempête ne se taisait pas. « Ça ne ressemble pas aux voisins », pensa-t-il, et il sortit dans l'entrée.

« Qui est là ? cria-t-il dans l'obscurité.

Devant le perron un homme chancelait.

– Vous pouvez m'héberger ? dit-il. Je me suis égaré.

– Eh bien entre, si tu t'es perdu. »

Boris Alexiéévitch fit entrer l'inconnu dans la maison. D'où sortait-il, celui-là ?

« De Sosnovy, du train. »

L'homme se laissa tomber sur le banc, ôta sa toque de lièvre à oreillettes, libérant une touffe de cheveux bouclés châtain foncé. Il était venu avec un transport de bois, mais celui-ci bifurquait sur la route de Krasnoïarsk non loin de Bounbouï. Il avait fallu continuer à pied.

Peu à peu sa respiration se calmait et il parlait de façon plus régulière.

« Mais enlève donc ton touloup, et secoue-le dans l'entrée, sinon ça va couler partout. »

Mais l'inconnu, ayant senti depuis le seuil une vague de chaleur familiale l'envahir, se sentait si bien qu'il n'avait plus la force de bouger. Tant bien que mal, ses doigts réticents déboutonnèrent le touloup et il le jeta par terre. La neige, qui avait formé une croûte, se mit à fondre tout doucement et à couler en ruisselets qui formèrent sur le sol une flaque de dimensions moyennes.

« Pourquoi par ce temps de chien ? Tu aurais dû laisser passer la tempête. Boris Alexéievitch regardait son hôte du coin de l'œil.

– Je vais la laisser passer ... chez vous, dit-il avec un regard interrogateur.

– Eh bien oui. Et tu viens de loin comme ça ?

– D'Ukraine, je vais voir mon père au parloir.

– Très bien, dit son hôte d'un air satisfait, sans trop savoir de quoi il était satisfait : de ce que le fils aille voir son père au parloir, ou de ce qu'il vienne d'Ukraine, ou peut-être de ce que quelqu'un de nouveau soit arrivé au village, venant de loin, et que leur vie monotone soit sortie de son ornière, de son train-train habituel.

– Au parloir... Eh bien oui, c'est comme ça, dit Boris Alexéievitch, réfléchissant tout haut. Lui-même était allé jadis dans ces endroits où l'on va rendre visite au parloir. C'est bien connu, résuma-t-il. Qui n'y est pas allé ? Allez, Khatomtcha, donne de la soupe à notre invité. Il se tourna vers sa fille. Et essuie par terre. »

Khatomtcha était plus morte que vive. Elle était tombée dans le tourbillon vert transparent de ses yeux. Immobile, le fer à repasser à la main, elle n'osait plus faire le moindre geste, de peur de découvrir sa silhouette anguleuse.

« Comment est-ce qu'on t'appelle ? demanda enfin le maître de maison.

– Sania.

– Et moi, Boris. Boris Alexéievitch, » corrigea-t-il en pensant au jeune âge de son hôte².

Au village il n'était plus question que de cela : le nouveau locataire des Katchikov, sourcil de zibeline, œil de faucon... Les filles de Bounbouï accouraient toutes pour le voir.

Un an passa. Sania s'était installé dans le village et ne pensait plus à rentrer chez lui. « C'est un endroit tellement merveilleux, disait-il. Qui est venu là une fois est perdu pour la vie. » C'était un pêcheur hors pair, comme on n'en trouvait guère dans tout le secteur, Il sortait des lottes d'un mètre de long et connaissait des endroits secrets ; les anciens le respectaient pour cela bien qu'il n'eût encore que vingt-cinq ans. On l'embaucha pour travailler au flottage. Ainsi son père abattait les arbres d'un côté de la palissade, et lui de l'autre côté les acheminait, c'est ainsi qu'ils vivaient.

Tamara se trouvait moche. Petite, plus petite que ses sœurs, elle se faisait l'effet d'une souris grise. « Ah ! Si j'avais les yeux de Nadejda, rêvait-elle en regardant dans le miroir ses perles d'un noir brillant. Comment pourrait-il m'aimer comme je suis faite ? »

Alexandre ne se dépêchait pas de choisir une fiancée. Il y avait beaucoup de filles au village, plus belles les unes que les autres, on ne savait où donner de la tête. Seulement Khatomtcha était la seule. La seule et unique, celle qui ne ressemblait à personne, petite brune timide. Dépourvue de cette rusticité paysanne dans les mouvements qu'ont les filles élevées en plein air, elle lui faisait l'effet d'un jouet fabriqué avec art.

Si bien qu'un jour ils vinrent trouver Boris Alexéievitch pour lui avouer que Tamara était enceinte. Le père n'avait rien à redire à un tel gendre, et de toute façon il était trop tard pour redire. Il n'y eut pas de noce, juste un modeste dîner en famille. Le conseil municipal leur octroya une maison dans une rue portant le curieux nom de Read, tout au bord de la Tchouna. En souvenir du soir où il était arrivé à Bounbouï la première fois, Sania prit un chien et l'appela *Tempête*.

Les enfants arrivèrent. D'abord un fils, et après lui, un an et trois mois plus tard, une fille, Julia, la préférée de son père. Très sérieuse, on n'obtenait jamais d'elle un sourire ni un mot gentil, elle avait l'air sévère, et même perfectionniste. Indépendante, elle semblait sûre d'une impunité qui lui venait on ne sait d'où et ne craignait aucune remontrance de ses parents. Des remontrances, il faut dire qu'ils ne lui en faisaient presque jamais. Une fois son père lui avait donné une gifle, plus par nécessité qu'autre chose, et il s'était aussitôt attiré un regard condescendant, qui n'avait rien d'enfantin et il avait eu l'impression qu'on lui pardonnait.

² L'appellation par le prénom et le patronyme est une marque de respect qui remplace notre « monsieur » ou « madame ».

Quand sa fille était encore à l'école, Tamara Borisovna ne comprenait pas pourquoi sa Julia, si brillante, si intelligente, fréquentait Arina, cette petite fille minable et visiblement stupide. Leur amitié était même dangereuse à cause des mauvais penchants d'Arina ; on sait bien que les chiens ne font pas des chats.

Quelquefois elle demandait à sa fille :

« De quoi est-ce que vous parlez ?

– Comme ça, de n'importe quoi.

– Tu n'as pas l'impression que ton amie, comment dire... est un peu attardée ?

– Non. Julia évitait ces conversations et s'efforçait adroitement de les écarter.

– Mais qu'est-ce que vous avez en commun ?

– Rien de spécial.

– Mais elle n'a pas dix mots de vocabulaire ! C'était le dernier argument de la mère.

– Et puis quoi ? Par contre elle est sincère et fidèle. Et jamais elle ne te laissera dans la peine.

– Seigneur ! Mais de quelle peine as-tu besoin qu'on te tire ? s'alarmait Tamara Borisovna.

– Pas pour l'instant (vers la fin de la conversation Julia haussait le ton) mais pour l'amitié c'est important ! »

Ses craintes se révélèrent vaines. Arina grandit normalement, devint une fille posée et pratique qui ne courait pas les bals mais restait à la maison en rêvant d'une famille. Mais malgré le tour positif que prenaient les événements, Tamara Borisovna remarquait qu'Arina avec son bon sens et ses valeurs familiales, agaçait un peu sa fille. Elles avaient toujours des relations, mais année après année, l'intérêt de Julia pour son amie diminuait.

Quand elle fut au lycée, sa fille lui avoua :

« Tu avais raison. Comment est-ce que j'ai pu ne pas remarquer ces yeux vides, son air bête et sa façon de tordre la bouche d'un air méprisant ? Et ce gros rire de charretier... Oui, on est aussi éloignées l'une de l'autre que si l'on vivait non pas dans des maisons différentes, mais sur des planètes différentes ».

Tamara Borisovna se contentait de hocher la tête. C'est que justement à la même époque, Arina lui plaisait de plus en plus : positive, simple, elle disait ce qu'elle pensait, pas comme sa fille, qui avait toujours des réactions décalées, avait des secrets, faisait des histoires... En outre, Arina était très fiable, si elle promettait quelque chose, elle serait morte plutôt que de ne pas le tenir. Julia, elle, oubliait presque toujours ses promesses. Arina, on pouvait compter sur elle ; la vie lui avait appris à apprécier les gens. Julia ne se rappelait ni le bien, ni – heureusement pour elle – le mal. Elle vivait sa vie sans se soucier de quiconque et ne voulait avoir de relations qu'avec des gens intéressants. Elle planait... pensait sa mère en soupirant.

Mais les relations ne se défont pas comme cela d'un seul coup. Quand elles étaient amies, elles arrivaient chez l'une ou l'autre en toute simplicité, sans prévenir. Et quelque déçue qu'ait été Arina, une force d'inertie ou on ne sait quelle attente confuse la fit passer souvent chez son amie, comme cela, pour dire bonjour. Souvent Julia n'était pas chez elle, mais sa mère était là – une femme de bon sens, intelligente, avec qui on pouvait parler de tout, s'épancher et même boire un verre de quelque chose de plus fort que le thé.

Chez Arina aussi un changement s'était produit : suite à une série de choses qu'avait faite Julia, elle s'était soudain aperçue que son amie était quelqu'un de superficiel, d'affreusement naïf, et qu'elle ne comprenait rien à la vie. Arina aussi voyait maintenant ce qu'elle refusait de voir auparavant et cela produisait à présent un effet de repoussoir : son amour propre, son incapacité à vivre pour les autres et son désir d'utiliser les gens. Elle y voyait le résultat d'un amour excessif des parents et elle fut définitivement déçue. Elle en fit même la remarque à Tamara Borisovna, en tant qu'amie : vous avez élevé votre fille, disait-elle... Oui, acquiesçait l'autre, tristement. Elle est devenue égoïste.

– Elle n'a pas connu le chagrin, ajoutait Arina in petto. Comment avait-elle pu la trouver intelligente, lui demander conseil, prendre au sérieux cette fille sans intérêt ? C'était juste une pétasse, une pétasse capricieuse qui ne connaissait rien de la vie ! »

Le point faible d'Arina, c'étaient les hommes. Soit qu'elle manifestât à leur égard des exigences excessives, soit qu'il y eut trop d'hommes sur terre, aucun ne lui plaisait. Il arriva un moment où elle commença à se considérer comme une vieille fille. Au même moment, Tamara Borisovna perdit son mari et elles restèrent toutes deux, célibataires et malheureuses, à se comprendre à demi-mot.

– « Quelle amie fidèle ! confiait la mère à sa fille. Quelle franchise !

- Même avec toute sa franchise, je ne vois pas bien de quoi on peut parler avec elle, disait Julia, sceptique.
- Tu ne comprends décidément pas comme elle est droite et simple.
- Cette simplicité, c'est pire que du vol.
- Arrête de ronchonner, ronchonne, disait doucement Tamara Borisovna. Elle a une qualité qui te fait complètement défaut : elle est toujours prête à rendre service et elle ne te laissera jamais tomber.
- Toujours et jamais ! On dirait un téléfilm. Et de quel mauvais pas est-ce qu'elle t'a tiré ? »

Ces souvenirs avaient apporté à Tamara un soulagement inattendu, et pour la première fois depuis la disparition de Julia, elle trouvait un peu d'apaisement. On sonna à la porte, la tirant de sa rêverie. Elle sursauta légèrement. Qui cela pouvait-il être ?

Sur le seuil, pâle, amaigri et sombre, se tenait le père André.

« Bonsoir, dit-il.

- Bonsoir. Entrez donc. Tamara recula pour le laisser entrer.

- Je revenais de l'église... J'ai eu l'idée de passer. Des fois que vous auriez quelque chose... Il la regardait avec un faible espoir.

Tamara Borisovna secoua la tête tristement.

- Oui, je n'y croyais pas trop, mais vous savez ce que c'est... Lioudotchka, elle... En ce moment il ne lui faudrait pas d'émotions. Elle n'arrête pas de me demander si on n'a pas de nouvelles. »

Sa femme en était au troisième mois de sa grossesse.

Comme le temps s'étire lentement quand on attend. Attendre un enfant qui doit revenir, ce n'est pas la même chose que d'attendre un enfant qui doit naître. Mais dans l'un et l'autre cas, le temps se traîne atrocement. Une fois passée la première semaine après le départ de Stiopa, Lioudotchka prit peur pour de bon ; encore une semaine et elle sombrerait dans le désespoir. Ses traits s'étaient tirés et elle avait enlaidi. Elle avait encore vécu quelque temps dans cet état mais à présent, au bout de trois mois, avec étonnement et une joie timide, elle sentait en elle une incrédulいたé, le refus du fait que son fils fût définitivement perdu.

Lioudotchka avait le pressentiment qu'elle aurait une fille. Ce n'était pas seulement la position du ventre et son visage qui enlaidissait qui le lui disaient, mais une voix douce qui lui murmurait : « Alina ».

On entendit le bruit de la serrure et de la porte qui s'ouvrait. Lioudotchka se pencha en avant, tendue dans son fauteuil. Le père André entra et avant même d'avoir ôté son manteau, lui dit d'un ton soucieux et sévère :

« Lucie ! »

Elle ne répondit rien, bien qu'elle sût ce que signifiait cette remarque : André ne permettait pas qu'elle restât longtemps devant l'ordinateur, il trouvait que cela pouvait avoir des répercussions sur l'enfant à venir. Et effectivement. Mais comment s'occuper pendant ces longues heures d'attente fastidieuse, ces heures de chagrin, de découragement et d'angoisse ? Elle attend sa fille et elle attend son fils. Le surfing machinal sur l'internet aide à se détendre et à oublier.

Lioudotchka leva sur son mari un regard interrogateur. Elle le regardait ainsi chaque soir. Dans ses yeux il y avait une question, de l'indignation, de la souffrance mais aussi un fol espoir. André soutenait ce regard juste une seconde, puis détournait les yeux et s'efforçait de sortir de son champ de vision. Quelquefois il lui en voulait de ces regards, mais si à ce moment, un ange avait franchi le seuil de l'appartement, il l'aurait regardé exactement de la même façon : avec une douleur et un espoir insensé.

« Lucie, lui dit-il plus doucement, cette fois avec juste un léger ton de reproche, tu ne devrais pas rester aussi longtemps, tu sais bien que... »

Il se tut, parce que pendant qu'il parlait, sa femme n'avait même pas tourné la tête de son côté.

Lioudotchka s'était raidie dans son fauteuil. Faisant un effort sur elle-même, elle retenait les paroles accusatrices prêtes à s'échapper de sa poitrine. C'était de sa faute à lui. A lui, à lui ! Elle n'allait pas se soumettre à ses règles, quand bien même elles seraient trois fois justes ! Evitant de regarder son mari mais sans rien voir sur l'écran, Lioudotchka regardait droit devant elle.

Le père André regardait sans rien dire son profil : le petit nez retroussé, les joues blanc rose un peu tombées avec la grosseur, les yeux verts furieux sous les paupières gonflées. On aurait dit une petite chienne en colère mais tellement aimée qu'elle ne suscitait que l'envie de la caresser derrière l'oreille.

Il soupira et alla dans la cuisine. On entendit un couvercle de casserole.

« Tu ne me donnes même pas à manger ? »

– J'y vais », répondit Lioudotchka, réprimant son agacement.

Plus tard dans la soirée, couchée dans son lit, Lioudotchka se rappela cette morne soirée humide de brouillard où ils s'étaient rencontrés. Un garçon aussi maussade, maigre, était venu vers elle à la discothèque en plein air. Elle avait dansé avec lui par pitié. Qui aurait dit que cette danse allait durer toute une vie ?

Elle s'était mariée, pensait-elle, en un sens au-dessous de sa condition. Avec un jeune homme inconnu, qui n'était même pas populaire dans leur cercle et qui n'avait pas de métier bien défini. Pas mal fait, c'est vrai, mais c'était là sa seule qualité. André fumait de l'herbe, se passionnait pour la littérature ésotérique – comme beaucoup à l'époque – travaillait de temps en temps et sans véritable enthousiasme. Bref, il n'avait pas d'ambitions, ne cherchait pas à percer dans les milieux « bien » et les coteries à la mode.

« Il y avait quand même des prétendants un peu mieux, pensait Lioudotchka. Dieu sait où se concluent ces mariages, mais sûrement pas au ciel. »

Son premier amour, un gars d'ici, irrésistible, avec lequel elle se voyait bien faire sa vie et qui l'avait fait avorter deux fois, avait disparu sans laisser d'adresse. Disparu de sa vie, mais non de son cœur. C'est à lui qu'étaient liés les espoirs secrets de Lioudotchka d'un bonheur inconnu, inaccessible à la logique rationnelle, qui un jour l'envelopperait de son aile d'azur et dont elle ressentait si vivement le pressentiment. Séparée de son premier amour, Lioudotchka était encore, en épousant André, sous l'emprise de l'enivrant tourbillon de ses rêves de jeune fille.

Le temps passait, l'aile d'azur n'apparaissait pas, et le bonheur futur était foulé aux pieds quelque part sur les chemins poussiéreux du présent. Sans avoir compris en quoi consistait au juste ce bonheur, Lioudotchka, comme un navire qui coule par le fond, s'enfonçait lentement mais sûrement dans une terne vie de famille. On ne peut pas dire qu'elle lui était à charge. C'était plutôt l'inverse : dans la cuisine, les lessives et le ménage elle trouvait cette action mécanique de chaque instant qui protège l'âme contre le regret et le découragement.

Avec la naissance de Stiopa, le brouillard de la jeunesse s'était quelque peu dissipé et avait été remplacé par un esprit pratique et une fibre ménagère hors du commun. Elle n'avait pas remarqué qu'elle prenait goût à son nouveau rôle et à présent, elle vivait uniquement pour ce rôle, en se consacrant entièrement à son fils et aux travaux de la maison. Mais après plus de dix ans, par un étrange caprice du destin, elle se retrouvait au point de départ, là où tout avait commencé. A nouveau elle se retrouvait punie par la perte de l'homme qu'elle aimait, cette fois effectivement le seul sur terre, devant qui les autres ne sont rien, la perte de son fils. Comme la vie avait pris une tournure ironique et terrible.

« Et il n'y a plus que mon mari auprès de moi », pensait-elle, allongée en chien de fusils sur le lit, la main posée sur son ventre légèrement bombé.

Son mari soupira à côté d'elle, mais même sans cela Lioudotchka savait qu'il ne dormait pas. Une tension à peine perceptible dans l'air de la chambre le lui disait.

« Tu dors ? demanda-t-elle. »

– Non ».

Lioudotchka cherchait ses mots. Elle ressentait la nécessité physique de parler, peut-être même de gueuler et de faire une scène, plutôt que de rester là dans l'obscurité, murée sous la couverture comme dans un tombeau.

« Parle-moi. »

Cette demande, comme d'autres demandes de sa femme, désarçonnait parfois le père André. Si elle voulait entendre quelque chose en particulier, alors il répondait, mais comme ça, parler de quoi ? Ou alors, qu'elle lui pose directement une question.

– De quoi ? demanda-t-il avec dans la voix une nuance de culpabilité.

– De n'importe quoi. Demande-moi au moins ce que j'ai fait aujourd'hui.

– Comme si je ne le savais pas, pensa-t-il : pour commencer, elle était allée chez sa mère, elle avait raconté pendant trois heures combien elle était malheureuse. Ensuite chez la voisine, elle avait jugé toutes ses amies et aussi les amies de ses amies. En rentrant à la maison, jusqu'à son retour, elle avait été sur l'internet sur des sites de rencontres.

Mais au lieu de cela, il demanda :

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je ne t'intéresse pas du tout ?

– A quoi bon tout ça ? se dit-il, et il répondit :

– Mais si.

– Alors pourquoi tu répètes après moi comme un perroquet ?

– Pourquoi je répète ? Je ne répète rien. Tu m'as dit de te demander, je te demande.

– Pourquoi tu ne me poses jamais de questions sur ce qui te préoccupe réellement.

– Mais ça me préoccupe réellement comment tu as passé la journée.

– Seigneur ! Elle se détourna et enfouit sa tête dans l'oreiller.

– Mais qu'est-ce que tu as ?

– Tu n'en as strictement, mais strictement rien à cirer de ce qui m'arrive !

– Ce qui me préoccupe effectivement, pensa le père André, c'est l'enfant à venir et comment il va naître. Mais de qui obtenir des réponses à cette question ? En tout cas, pas de ma femme ! »

Il y avait encore une question qui les préoccupait tous les deux : Stiopa. Mais depuis qu'il savait que sa femme était enceinte, les conversations sur le fils disparu étaient devenues tabou. Combien de temps on avait passé à en parler et pleurer là-dessus, ni les prières, ni les recherches n'avaient rien donné.

Il ne restait plus qu'une chose à faire : espérer. Mais parler... que dire ? Il n'y avait rien à dire, en fin de compte.

« Comment tu te sens ? demanda-t-il, pour l'amadouer.

– Il est en bois ! pensa Lioudotchka. Pas une once de chaleur, pas une once de compassion.

– Bien, répondit-elle ».

Elle resta encore un moment allongée dans l'obscurité, à respirer l'air étouffant de la chambre. Son mari trouvait qu'il devait la protéger des refroidissements, puis demanda :

« Ça ne te fait rien si j'allume la télé ? »

Il ne supportait pas la télévision, essentiellement parce qu'on y montrait des pseudo-hommes. Bien sûr, le père André était contre, mais il appela à l'aide toute sa patience et dit :

« Allume ».

Il passait un concert. Ce qui l'agaçait, ce n'étaient pas les visages peu naturels des artistes ni la pitoyable agitation de leurs corps à demi nus, non ; il avait appris à ne pas voir ces sourires tordus et à ne pas entendre leurs ignobles chansonnettes, mais le seul fait que sa femme s'intéresse à ces spectacles honteux lui paraissait dégradant.

Lioudotchka posa une question. Il n'entendit pas. Ma femme regarde ces saletés et en plus, il faudrait que je discute avec elle, pensait-il, en sentant peu à peu le dégoût l'envahir. Mais pour ne pas l'irriter, il répondit quelque chose.

A cause du téléviseur, il avait en permanence l'impression qu'il y avait un tiers présent entre eux. Dans la chambre, il n'y avait pas lui et elle, mais lui, elle et ELLE, et cette intruse prenait la part du lion de l'attention de Lioudotchka, de cette attention qui aurait pu lui être dévolue à lui. Il étouffa en lui la colère qui montait.

Sur l'écran surgit la gueule d'un danseur de ballet particulièrement populaire et particulier détestable, une gueule noire, impure. Se tortillant tout entier, il exécutait des mouvements honteux pour un homme, et même pour n'importe quel être humain. Ses fesses se tendaient et se haussaient en rythme, ses organes génitaux qui avaient la forme d'un sac ignoble, sautillaient en mesure. Le père André se détourna, le dégoût l'envahissait. Cela dura une quinzaine de minutes.

– Quel talent, dit Lioudotchka, emballée.

Le père André se taisait, patient.

N'entendant pas de réponse, elle se retourna vers son mari et prononça déçue :

– Alors tu ne regardes pas ?

Elle voulait absolument regarder le concert avec lui, elle voulait partager ses impressions et sentir son âme communiquer avec une autre qui la comprendrait entièrement.

« Ignominie impie », commenta le père André.

Il savait qu'il allait la chagriner et même, peut-être, la faire pleurer. Lioudotchka avait la larme incroyablement facile, et dans son état, elle était très irritable. Il comprenait que maintenant, ce n'était pas de vérité qu'elle avait besoin, mais de soutien. D'un soutien exprimé n'importe comment, même sous forme de louanges envers cet être à l'allure de reptile.

Il comprenait aussi que peut-être, cette espèce de danseur ne lui plaisait pas du tout, mais simplement... on l'avait éduquée comme ça, on lui avait inoculé le goût de toutes ces torsions bon marché. Mais, malgré les justifications de l'avocat de Lioudotchka qui plaidait sans cesse dans sa tête, le père André était à bout de patience.

« Comme tu es devenu haineux... » Dans la voix de Lioudotchka il y avait effectivement des larmes. Elle regarda le visage de son mari et une lueur de rancune s'alluma dans ses yeux. Pour tout, pour leur vie décourageante, dépourvue de joie et de distractions, pour son fils perdu, pour les meilleures années gâchées pour un homme gris, médiocre, elle voulait se venger. Clair comme le jour se présentait devant elle leur avenir, aussi gris et triste que le passé.

Consciente de la vulnérabilité de sa situation, Lioudotchka chantonna doucement, exprès :

« Quel corps... je coucherais bien avec lui. » En disant cela, elle regardait l'écran tout en surveillant du coin de l'œil l'expression de son mari.

A ces mots, le père André sentit sa tête se vider, sa main se serra d'elle-même et son gros poing de pierre s'abattit sur la tête de sa femme, et puis encore une fois, et encore et encore : il y eut comme un bruit de succion. Cela devait être son visage.

Pendant quelques instants il y eut dans la pièce un silence de mort, au sein duquel il n'entendit plus que le battement de son cœur. Dans le miroir se reflétait son visage défiguré par la colère mais il ne se reconnut pas dans ce masque blanc. La seconde d'après toute la maison s'emplit d'un cri inhumain. Cela ne ressemblait pas à un cri de femme, plutôt le cri d'un animal.

Ensuite, tout s'était passé comme en rêve. Sa belle-mère avait surgi on ne sait d'où. A ce qu'il lui sembla, elle avait surgi devant ses yeux littéralement en une minute, mais par la suite, en réfléchissant à ce qui s'était passé, il calcula qu'entre le cri de Lioudotchka et son arrivée il devait s'être écoulé pour le moins une demi-heure.

Qu'avait-il fait tout ce temps ? Il se souvenait seulement qu'il avait essayé de ne pas regarder sa femme. Sa belle-mère se mit à hurler du même cri de possédé, mais déjà un peu plus humain.

L'humanité donnait à son cri des notes plaintives et une rage particulière, entrecoupée de nombreuses injures de bas niveau. A la suite venaient les voisins pour regarder par la porte entrouverte, il leur fit signe de s'éloigner. Poursuivant ses lamentations, la belle-mère emmena Lioudotchka. Tout ce temps-là, il avait regardé son poing ensanglanté sans lever les yeux, et ce n'est qu'au dernier instant qu'il avait vu, couvert d'un mouchoir, le marasme terrible et sanglant de son visage.

Troisième jour

C'est la faim qui m'a réveillée ; il était tôt et dans la tente régnait une pénombre gris-vert. La première chose sur quoi est tombé mon regard, c'est le visage d'Oleg tourné vers moi. Il n'exprimait rien de particulier ; ses cheveux étaient cachés par le capuchon tiré jusqu'aux sourcils.

Je me suis extraite de la tente en essayant de ne toucher personne. Quelques gorgées d'air frais du matin ont rendu ma faim pratiquement insupportable. Je me suis souvenue que hier soir, je n'avais rien mangé, et en quête de ce qu'on m'aurait laissé, j'ai fait le tour du foyer et de l'herbe autour. Khlopik, qui cherche à m'amadouer, tourne autour de mes jambes, apparemment lui non plus n'a rien eu à manger.

La marmite était restée sur le côté de la tente, alors je ne l'ai pas remarquée tout de suite. A l'abri du couvercle, il restait quelques épis de maïs. J'ai arraché des grains avec les dents ; ils étaient trop salés (Stiopa !) froids et durs. J'en ai fait un petit monticule sur la pelle de sapeur qui sert d'assiette à Khlopik. Il n'a pas mis longtemps à tout liquider. Même chose pour le deuxième et le troisième épis.

Je suis allée au champ de maïs. Le brouillard était tellement dense qu'à dix pas on ne voyait plus notre campement. J'ai arraché du maïs, et ma peur d'hier m'a fait l'effet d'une extravagance de vieille demoiselle. La faim était si réelle, que toutes mes chimères avaient disparu.

Je suis allée puiser de l'eau au lac. Le miroir calme de l'eau se confondait à quelques mètres de moi avec le lait blanc du brouillard. Pas un bruit, ni clapotis, aucun reflet incroyable ne me mettait les nerfs à vif.

Quand je suis revenue, Stiopa était déjà réveillé et faisait du feu. J'ai proposé :

« Il n'y a qu'à faire cuire des pommes de terre, le maïs, ça ne suffira pas.

Hier aussi, on pensait qu'on ne mangerait pas tout et puis tu vois... Il montrait du doigt quelques tubercules protégés par une serviette que je n'avais pas vus.

Il fallait donner à manger à Khlopik.

Stiopa s'est mis à ricaner : Il n'a qu'à attraper des souris.

Il était d'excellente humeur. On a continué à se chamailler comme ça quelques minutes sur le même ton, mais pas méchamment, plutôt par habitude. Pendant ce temps, Stiopa avait fini d'allumer le feu et il y avait mis la marmite. J'étais les feuilles du maïs.

« Les amabilités commencent de bonne heure », grommelait Oleg en sortant de la tente ; sa voix était cordiale.

Je l'ai regardé : il avait les cheveux tout blancs. J'ai ressenti la même douleur qu'hier. Mais aujourd'hui ce n'était pas seulement ses cheveux qui me frappaient, mais tout son visage. Je l'ai observé sans rien dire : la façon dont il marchait, tout recroquevillé à cause de la fraîcheur du matin, dont il s'asseyait près du feu, dont il frottait ses yeux ensommeillés (ils avaient gonflé pendant la nuit) dont il clignait des yeux devant le feu qui commençait à prendre.

Quoi ? Il avait saisi mon regard ?

Rien. J'ai détourné les yeux aussitôt et j'ai regardé Stiopa, pour voir s'il remarquait quelque chose. Comme si de rien n'était, il disposait le maïs dans la gamelle. Oleg a dit :

« Aujourd'hui, c'est une journée décisive, il faut partir un peu plus tôt. J'ai demandé doucement :

– Et où est-ce qu'on va si vite ?

Stiopa quémenda :

– On n'a qu'à rester là à pêcher des poissons et tout ça... à se reposer

– Tu as des lignes ? a demandé Oleg, étonné.

J'ai demandé, très vite et un peu affolée :

– Mais tu ne les as pas posées hier ?

Oleg et Stiopa ont échangé un regard. Puis Oleg nous a regardés gravement et il a dit :

– Mesdames Messieurs, j'attire votre attention sur le fait que nous nous trouvons juste au milieu de notre parcours entre Ukraïnsk et les Tombes-de-Pierre. Et je ne comprends pas votre souhait de traîner en route. Combien de temps voulez-vous encore marcher ? Une semaine ? Deux, trois ? Vous je ne sais pas, mais moi, ça ne me gênerait pas d'arriver au travail lundi. Il fit une pause. Maintenant on se dépêche de manger et on s'en va.

Je n'ai pas discuté. On a fait cuire le maïs et les pommes de terre. J'ai mangé le maïs brûlant en le saupoudrant de sel et en le graissant avec un morceau de lard.

« Ça, c'est nouveau, a commenté Oleg. Au petit déjeuner, il avait perdu sa sévérité.

– Ouais... crunch, crunch... J'ai répondu sur le même ton. C'est meilleur comme ça. Crunch, crunch. C'est une découverte, je vous la fais partager ».

On a raflé vite fait toutes les patates, cuites à point et prêtes à manger. Il est resté sur l'herbe quelques morceaux noircis à moitié brûlés, que Khlopik s'est dépêché de finir.

Les voyageurs s'étaient assis à l'entrée du village (Oleg l'appelait Krapivnitski) quand ils entendirent derrière eux une voix d'enfant :

« Vous êtes tchi ? »

Le ton de la voix était sévère, presque menaçant. Ils se retournèrent. A une dizaine de pas se tenait un adolescent maigrelet, le cou fin, des grands yeux gris et un visage marqué de taches de rousseur ; à vue de nez il n'avait pas plus de quatorze ans. C'était étonnant, la façon dont il s'était approché sans se faire entendre.

Oleg réfléchit une seconde :

« On est des voyageurs, et toi ?

– Aha... dit le gamin sans se nommer. Comment ça, des voyageurs ? Et il fronçait le sourcil.

– Ça veut dire qu'on voyage. C'est-à-dire qu'on suit un itinéraire défini.

– Ah. Il hocha la tête mais ne changea pas de ton. Ousque vous allez ?

– Aux Tombes-de-pierre.

– Ah, on connaît. Il y a plein de monde qui y va. »

Sa voix s'était adoucie mais il continuait à suivre les inconnus avec ténacité. Et vous, alors, vous êtes à pied ? Le gamin les regardait tous les trois à tour de rôle et rien ne lui échappait, ni la poche à demi arrachée sur le sac de Stiopa ni les tongs d'Oleg, ni le grain de beauté sur la joue gauche de Julia.

Oleg répondit que oui, ils allaient à pied.

« Et vous racontez pas d'histoire ?

– Pourquoi tu crois ça ?

Mais le gamin voulait à l'évidence poser les questions et non y répondre. La question suivante fut :

– Il vous faut du lait ?

– Comment ça, du lait ?

– Elle, je l'ai vue, votre copine, elle passait dans le village en demandant du lait, et le gars, là, il l'attendait.

Le gars, là, c'était Stiopa.

– Et alors ?

Le gamin s'animait et se hérissait

– Vous êtes des trafiquants ! Et il avança bravement d'un pas vers Oleg.

– Ça alors ! Mais tu es un détective !

– Je vais vous dénoncer à la police et je serai votre enquêteur.

– Je vois que tu es un garçon sérieux.

– Et vous, ne riez pas, je ne plaisante pas.

– Je ne pensais pas à rire, et je n'avais pas l'intention de plaisanter.

– Qu'est-ce que vous avez dans vos sacs ? Et il avança encore d'un pas, téméraire.

– Il y a pas mal de choses là-dedans ». Oleg faisait exprès pour l'intriguer.

Le gamin fronça les sourcils :

– Du cannabis ?

– Non, il n'y a pas de cannabis.

– C'est pour ça qu'il vous faut du lait !

– Tiens, viens, je vais te montrer quelque chose. Oleg lui fit signe de s'approcher.

– C'est quoi que vous allez me montrer ?

– Ce que j'ai dans mon sac à dos.

En disant cela, il sortait la carte pliée en accordéon et la déplaçait sur son genou. Le gamin tendit le cou.

– C'est quoi ? demanda-t-il avec impatience.

– Une carte.

– Comment ça, une carte ?

– La carte de votre village.

Il fit encore un pas.

– De notre village ?

– Oui, tu peux venir voir.

Il s'approcha, pas trop près, mais à bonne distance.

– Je m'appelle Oleg, et toi ?

– Vania... où vous l'avez prise ? Il tendait le cou encore plus.

– Je l'ai prise sur Google.

– C'est quoi, Google ?

– Un programme, ça s'appelle Google Earth. Tu t'élèves au-dessus de la terre et tu peux voir partout. Vous avez internet ici ? demanda Oleg en voyant son air perplexe.

– Internet, ça, je connais. Répondit Vania dignement. Mon frère, il l'a à Ougledar.

– A Ougledar, on y était justement hier.

– Comment... c'est vrai ?

– Oui. Pourquoi je mentirais ?

– Et vous n'êtes pas des narcomanes ?

– Je te dis que non ».

Vania s'assit avec précaution sur l'herbe à côté d'Oleg. Il prit la carte dépliée et en même temps fit un geste de la main à peine perceptible.

Sortis on ne sait d'où, une bande de gamins de six à quatorze ans surgit dans la clairière où ils étaient assis. Parmi eux il y avait deux grandes filles qui marchaient en levant gauchement leurs genoux minces comme ceux des jeunes pouliches, que c'en était touchant.

En les voyant Stiopa prit un air renfrogné, presque fâché, baissa la tête et se mit à examiner avec concentration les lacets de ses baskets. Les enfants entourèrent les nouveaux venus ; leurs yeux brillaient de curiosité mais aucun d'eux ne se décidait à parler.

« Mais tu as tout un régiment ! s'étonna Oleg, en les regardant tous tour à tour.

– Oui, on se promène par ici, dit Vania en promenant d'un air concentré un doigt sur la carte. Il semblait avoir oublié le lait, le cannabis et la police.

– Bravo. Vous êtes tous copains, là...

– Et comment ! Il continuait à parler pour tous. Il n'y a pas longtemps, ici, à st'endroit, on a attrapé des trafiquants. Je les guettais, et Jenka a couru chercher oncle Vassia.

A ces mots, un gamin s'avança militairement et dit :

– Parfaitement !

– Qui est oncle Vassia ?

– C'est notre gendarme. On pensait que vous aussi, vous étiez des narcomanes. »

Les autres enfants brûlaient de prendre part à la conversation. Ils regardaient timidement, se poussaient du coude imperceptiblement et chuchotaient entre eux. Les deux jolies filles graciles aux cheveux blonds tournèrent vers Oleg des yeux curieux, échangèrent un regard et pouffèrent de rire.

Vania continuait à raconter :

« Vous avez acheté du lait, eux aussi ils en avaient acheté. Les narcomanes ils en font une bouillie et ils la mangent. Il en traîne souvent par chez nous. Il se tut un moment.

– Et vous, vous êtes d'où ?

– D'Ukraïnsk.

– C'est quoi Oukraïnzg ?

– C'est une ville, à côté de Donetsk. Tiens regarde, tu vois. Oleg montrait un point sur la carte. Tu connais Donetsk ?

– Je connais, on y est allés avec mon père.

– Eh bien c'est de là qu'on vient. On a mis trois jours.

– Trois jours ! Et qu'est-ce que vous avez mangé ? »

Les filles se mirent à rire. L'une d'elles, en corsage rose, prit son courage à deux mains et dit :

« Le sage se rappelle ce qu'il a vu, et le sot ce qu'il a mangé ! »

Julia la regarda des pieds à la tête. Le rire redoubla.

« C'est pas grave – Oleg intervenait en faveur de Vania. Le sot dans les contes, c'est le personnage le plus énigmatique.

Les hi hi ! et les ah ah ! redoublèrent.

– C'est Jean-Bétiot l'énigmatique ? demanda la seconde fille, un peu plus bas.

– Oui, le sot qui à la fin épouse la princesse et devient roi.

« La princesse ! » On entendit des Hi hi hi ! un peu plus joyeux.

On ne voyait pas ce qui amusait tant les fillettes, mais leurs yeux brillaient et leurs joues étaient comme des coquelicots :

« Justement, il est temps qu'il se marie ! Hi hi hi !

– Seulement, qui est la princesse ? demanda Oleg, en les regardant à tour de rôle.

Les fillettes se calmèrent, une légère tension se lut sur leur visage.

– Qui est la princesse... c'est une question très sérieuse, continua-t-il, en réprimant un sourire.

Elles se turent en le regardant avec sérieux, presque avec méfiance. Mais au bout d'une minute, elles n'y tinrent plus et pouffèrent à nouveau.

– Et le prince, le prince ! » Et elles montraient Vania du doigt.

Vania était entièrement plongé dans la lecture de la carte et semblait ne pas remarquer les moqueries. Par moments il relevait la tête et regardait comme si on parlait de quelqu'un autre.

« Et quoi, le prince ? répondit Oleg pour lui. C'est le prince qu'il vous faut. Quand Vania aura seize ans, vous serez toutes à lui courir après.

On entendit de tous cotés des Ah ah ah ! et des hi hi hi ! Il a déjà seize ans ! Seulement personne ne court après. Hi hi hi ! »

Oleg était bien étonné : « Tu as vraiment seize ans ?

Vania se détacha de la carte :

– Oui. C'est juste que j'ai fumé très tôt. C'est pour ça que j'ai pas grandi. Maintenant j'ai arrêté ».

« Il a arrêté, mais trop tard ! » dit la grande fille en éclatant de rire.

Les enfants plus jeunes en avaient assez de rester là sans rien faire. Ils ne pouvaient pas participer à la conversation alors ils commençaient à sauter tout autour comme des chevreux. Une des petites filles avait dans les mains un livre mince, rouge vif et elle courait en le faisant tourner en l'air ; on aurait cru voir voler un grand papillon de couleur.

Un petit de six ans s'approcha et voulut lui prendre ce jouet ; la fillette ne le lâchait pas, elle tenait quelques pages et tirait à hue, et le gamin à dia.

– Regarde, ils vont déchirer le livre ! dit Julia très fort et très en colère en montrant les petits.

Les enfants s'arrêtèrent et se tournèrent de son côté.

– Bon, apportez-le ici », commanda Oleg.

Tenant le livre chacun d'un côté, les deux enfants le lui apportèrent. C'était *Le Renard et la cigogne*, un de ces premiers livres pour enfants dans lesquels il y a plus de dessins que de lettres, et des lettres de la taille d'un hanneton.

« C'est des livres comme ça qu'il lui faut, et pas une carte ! La grande fille ne lâchait pas prise.

C'est un livre remarquable. Oleg lissait la couverture froissée. Un livre comme ça peut se lire à n'importe quel âge.

Les filles s'entre-regardèrent.

– Le Renard et la cigogne, dit Oleg solennellement et il ouvrit la première page.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à petit et sans commère la Cigogne.
Le régal fût pour beaucoup d'apprêts :
Le galant pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cigogne le prie.
"Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie."
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son son hôte ;
Loua très fort la politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Oleg regarda les filles :

« Eh bien, de quoi est-ce que ça parle ? »

Elles avaient envie de rire, mais en voyant son visage sérieux, elles redevinrent sérieuses elles aussi.

« Ça parle de l'amitié, dit la plus jeune.

– Oui, de l'amitié, confirma la grande.

– Et encore ?

– Que quand on est amis, il ne faut pas que ce soit tout pour soi, mais qu'il y en ait pour les autres.

– D'accord. Il y a d'autres versions ?

– Eh bien... il faut régaler ses amis comme il faut, comme ils aiment, sinon plus personne ne viendra chez toi.

– Entendu. Régaler, c'est important.

– C'est pas sur l'amitié, tiens. Pas sur l'amitié, mais sur les gens qu'il ne faut pas fréquenter, dit soudain Vania, qui jusque là avait semblé n'écouter que d'une oreille. Il faut les renards avec les renards et les cigognes avec les cigognes.

Oleg le regarda avec attention.

Mais c'est un futur soufi ! Et il reporta son regard sur les filles.

– Là, Vania vous dépasse de toute une tête.

– Et c'est quoi, un soufi ?

– Un soufi, c'est une sorte de sage.

Vania rougit légèrement et fit semblant de s'absorber à nouveau dans la lecture de la carte. Cette fois, les filles ne ricanèrent plus.

– Tu as quel âge ? demanda Oleg à la plus grande.

– Quatorze ans... demain, dit-elle, et elle devint comme une pivoine. Je m'appelle Léra, et elle ajouta en montrant son amie : et elle, c'est Angéline, elle a treize ans.

– Moi aussi j'ai treize ans, se dépêcha de déclarer le garçon à la tête blanche qui « arrêta » les trafiquants avec Vania, bien qu'à le voir, on ne lui en aurait pas donné plus de dix.

– Vous êtes tous tellement différents. Oleg regardait les enfants. Et vous êtes tous copains ?

– Et on est de la même rue, répondit la grande Léra. On va à l'école ensemble.

– Vous avez votre école ou bien vous allez dans un autre village ?

– La nôtre, acquiescèrent les filles. On va à l'école chez nous.

– Et il y vraiment assez d'enfants pour une école ?

Dans les classes on est sept ou huit, répondit hardiment Léra, qui n'était plus gênée du tout. Seulement chez les grands, ils sont deux ou trois. Au collège on va à la ville.

– En quelle langue on fait la classe ?

– En quelle langue... répéta-t-elle sans comprendre

– En russe ou en ukrainien ?

– Ah ! comme ça, en russe. Et ceux qui veulent en ukrainien.

– Il n'y a pas d'école ukrainienne chez vous ?

Elle haussa les épaules :

On sait pas... nous, on parle comme on veut... c'est comme on a l'habitude à la maison. Chez Vania, tiens, ses parents sont vieux, alors ils parlent ukrainien.

Comment ça, vieux ? dit Vania, vexé. Il est pas vieux, il a juste des cheveux blancs. Il est pas du tout vieux ».

Pendant tout ce temps, Stiopa avait gardé les yeux baissés et semblait étudier ses baskets. A vrai dire, une fois il se redressa et pendant une minute, avec une grande concentration, regarda au loin, mais ensuite il revint à ses baskets.

Oleg se retourna vers ses compagnons de route et dit :

« Bon, eh bien... buvez le lait et on y va. Il reprit la carte à Vania. Quel est le meilleur chemin, si on fait comme ça... alors... »

Vania suivait son doigt.

– Où vous allez ?

– A Ravnopol.

– Alors, comme ça, vous allez faire un détour. Par là c'est plus court. Avec son ongle il traça une ligne. Jusqu'au château d'eau et ensuite tout droit.

– A travers champs ?

– Oui ».

Les enfants proposèrent de les accompagner jusqu'au château d'eau. Seulement les plus grands : Léra, Angéline et Vania ; les autres, on les renvoya chez eux. En chemin, Oleg interrogea Vania sur le lac où ils avaient passé la nuit, mais il répondit qu'il ne connaissait pas de lac, qu'il n'y avait pas de lac à proximité. Il ne connaissait pas non plus de forêt.

Oleg et Vania marchaient devant, ensuite Julia et derrière Stiopa et les filles. Elles babillèrent tout le long du chemin en regardant Stiopa. Lui, de son côté, rougissait comme une écrevisse et devenait terriblement sérieux.

Vania fit un signe de tête par dessus son épaule en direction de Julia et demanda à Oleg :

– Cette fille, c'est qui pour vous ?

– C'est Julia... répondit Oleg, un peu gêné par autant de spontanéité.

– Et c'est votre femme ou votre fille ? poursuivit l'autre.

– Euh... comme ça – Oleg fit un geste vague de la main. Je ne sais pas, moi, c'est une fille.

– Oui, et lui là, c'est pas votre fils ? dit-il en montrant Stiopa.

– Non, c'est pas le mien.

– Enfin, c'est pas que... Ça m'est égal. Seulement je me disais : comment cela se fait que vous avez avec vous des enfants qui ne sont pas les vôtres... Et qui est-ce qui les a laissés partir avec vous ?

Cela m'étonne moi-même, dit Oleg, et il réfléchit un instant. Mais toi, tu es malin, dit-il après une pause. Tu vois tout avec une approche critique. C'est une qualité très rare de nos jours, il ne faut pas la perdre.

– Les filles, elles se moquent de moi, dit tout bas Vania. Comme si je ne le voyais pas, dit-il, comme pour justifier son manque de tact. Mais celle-là – il désignait Julia – elle ne se moque pas. Elle ne me regarde même pas. C'est qui, cette fille ?

Elles rigolent, ce n'est rien, répondit Oleg. Les femmes, elles rigolent jusqu'à un certain point, et puis après, elles se mettent à pleurer. Alors, c'est bien si elles rigolent maintenant.

– Et de quoi elles rigolent ? Comme si j'étais un guignol.

– T'en fais pas. Je crois que leur rire, ce n'est pas de la moquerie, mais quelque chose d'autre. Ce n'est pas de toi qu'elles rient ; simplement entre les hommes et les femmes il y a un tel gouffre que les mots ne peuvent pas le franchir. Alors elles essaient de jeter des ponts. Oui, oui. C'est elles qui essaient, et pas toi. Pendant que l'homme se casse la tête à se demander de quoi lui parler, la femme se met à rire et c'est comme si tout était dit. Les femmes sont moins intellectuelles, mais plus sages. Alors, le renard et la cigogne, c'est qui ?

– Eh bien, le renard, c'est un animal, et la cigogne, c'est un oiseau.

– Et moi, je vais te dire : la cigogne, c'est l'homme, et le renard, c'est la femme.

– Comment ça ?

– Oui. Mais ton interprétation était bonne aussi. C'est juste que la fable, dans sa grande sagesse, n'a pas qu'un seul sens, mais plusieurs ; et à chaque âge correspond le sien. Moi, par exemple, je vois qu'elle parle des relations entre les hommes et les femmes, et des mondes différents, dans lesquels ils vivent. Ce qui, pour les femmes, est simple, compréhensible, et souhaitable, les hommes n'en voient pas l'utilité. Aller au fond des choses, c'est une caractéristique de l'esprit masculin. C'est pour cela que quand le renard propose de la crème sur une assiette, pour lui, ce n'est pas assez profond.

Le renard, c'est la femme ; pour elle, le repas, c'est ce qui se voit à l'œil nu, facile à percevoir – il y a juste à prendre et à manger, mais elle ne va pas aller dans le vase. C'est-à-dire que la femme, de par sa forme d'esprit, attend du tout prêt, et ce tout prêt, elle veut pouvoir s'en servir. L'homme, au contraire, il veut examiner et extraire. Alors, ils se font des cadeaux sincèrement, mais ça ne marche pas du tout.

– Pas du tout ?

– Si l'on réfléchit, quel plat préparer pour que les deux y trouvent leur compte ?

Vania réfléchit.

– Des chaussons ! Ils sont là à plat sur l'assiette et on ne voit pas ce qu'il y a dedans.

– Oh, toi ! Oleg lui tapota la nuque, il y en a là-dedans !

– Oui. Mon père il demande toujours : ils sont à quoi, les chaussons ?

Jamais je n'aurais cru que ce soit si difficile de marcher dans les champs labourés. La terre est molle, friable ; on se prend les pieds dedans et chaque pas demande un effort. Ces deux-là marchent devant. Ils ne rient plus, ils ont perdu de leur gaieté.

On s'est assis au milieu des champs, on se repose.

Dans la plantation, où on a regardé la carte, juste devant moi sur l'herbe, j'ai vu deux plumes d'oiseau. Elles étaient semblables et nettes comme si elles venaient de tomber de sa queue. Je les ai ramassées et je ne sais pas pourquoi ça m'ennuyait de les laisser. J'ai pris les plumes en main et j'ai pensé : pourquoi je les ai prises ? La fatigue vous met de drôles de choses en tête, des idées décousues et illogiques, et je sentais le sang qui battaient à mes tempes. Sûrement que pour moi, c'est difficile de tenir le rythme des hommes.

J'ai imaginé que ces plumes, c'étaient Oleg et moi, et je les ai jetées au vent. Elles ont volé côte à côte et atterri côte à côte. Intéressant... Et d'autre part : qu'est-ce qu'il y a là d'intéressant ? Là, on marche ensemble, qu'est-ce qu'on veut de plus ?

Devant nous s'étend à nouveau le même champ labouré. Je prends des notes. Oleg est assis, appuyé sur son sac à dos. Cela ne me paraît plus bizarre qu'il ait des cheveux blancs.

Un ruisseau s'est présenté. Oleg et Stiopa discutent pour savoir où le traverser. Comment est-ce qu'ils peuvent encore discuter par cette chaleur ? J'attends simplement qu'ils aient décidé.

Ils se sont mis d'accord pour passer dans les roseaux, tout droit. Est-ce qu'ils sont sûrs qu'il n'y a pas de serpents ?

En fait, ce n'étaient pas les serpents qui étaient à craindre, mais le marais. Dans ces roseaux, je m'enfonçais jusqu'aux genoux dans un liquide dégueulasse. Ensuite on a débouché sur un mauvais chemin de terre parsemé de gros cailloux. Rien que d'y poser le pied, ça faisait dans la tête un bruit sourd et lancinant. Partout régnait une puanteur abjecte. Oleg et Stiopa avaient accéléré le pas et ils se sont retrouvés loin devant. J'ai essayé de les rattraper mais il m'a fallu abandonner l'idée. En l'espace de dix minutes, je ne voyais plus que deux petites silhouettes au loin.

J'ai entendu derrière moi un grand fracas. C'était un tracteur. Quand il est passé, j'ai vu Oleg se retourner et me crier quelque chose. Stiopa aussi s'est arrêté et faisait des signes avec les bras. Je tendais toutes mes forces mais mes pas restaient très lents comme si quelque chose de visqueux était répandu sur la terre et dans l'air.

Le bruit dans ma tête devenait de plus en plus net et finalement s'est dessiné un objet bien réel, un essaim de mouches de dimensions colossales, noires, grasses, leur ventre vert brillant au soleil. Je n'arrive pas à traduire l'intensité de mon dégoût. Elles ont tourné d'abord au-dessus de moi en nuages gris puis elles m'ont littéralement recouverte de la tête aux pieds. Paniquée j'ai agité les bras et j'ai crié : « Oleeeg ! » mais au même instant j'ai senti les mouches se poser sur mes lèvres pour pénétrer dans ma bouche. J'ai serré les lèvres très fort mais là, quelque chose de noir m'a frappé l'œil méchamment et puis une autre, et encore une autre. J'ai fermé les yeux et je me suis rué droit devant moi. L'essaim confortablement installé sur moi, s'est mis en mouvement mais sans me lâcher ! J'avais le sentiment lancinant de courir lentement, comme dans un rêve, quand on tend ses dernières forces et qu'on n'arrive à faire qu'un geste dérisoire. Je me faisais l'impression d'être une image dans un film d'épouvante.

Cela allait-il s'arrêter ? Où était passé Oleg ? J'ai compris que je les avais complètement perdus de vue. Peu à peu devant mes yeux s'est formé un couloir gris et sans fin rempli d'une masse gluante et bourdonnante, en tous cas c'est ce qui m'a semblé... Et au milieu d'une journée ensoleillée, brusquement, je n'ai plus vu le soleil. Comme j'avais peur d'ouvrir la bouche, j'ai crié intérieurement : « Oleeeg ! »

Je les ai quand même rejoints. Voilà que je distingue le visage de pierre d'Oleg. Ses lèvres sont pincées et il lance entre ses dents :

« Dépêche-toi ! »

Sur la lisière d'un champ entre de hauts tournesols de la taille d'un homme deux personnes regardaient les nuages. Pour la mi-août la journée était étonnamment chaude.

« Qu'est-ce que tu en penses, il nous voit ? demanda Julia, qui suivait des yeux les fantasques arabesques.

– Non, il ne nous voit pas. » Oleg mâchonnait un brin d'herbe.

– Et moi, je crois qu'il est vivant. Il n'est pas possible que des créatures aussi belles ne soient pas vivantes. Je soupçonne même qu'il est doué de raison.

– De rai-son ?

– Oui, un être doué de raison. Autrement que nous, d'une autre nature et d'une autre origine. D'ailleurs je crois que les nuages, ce sont des personnes disparues.

– Disparues où ça ?

– Plus loin, plus loin que nous. Tiens, nous vivons... combien de temps vivrons-nous encore ? Je veux dire combien de temps reste-t-il à vivre à l'humanité en tant qu'espèce ? Où nous conduit l'évolution ? Vers quoi ?

– Peut-être vers des surhommes ?

– Peut-être vers des surhommes. Mais c'est une conception linéaire de l'évolution. C'est comme voir l'évolution, mettons, d'un ordinateur en un ordinateur encore plus puissant et plus rapide.

– Alors en quoi consiste l'évolution d'un ordinateur, selon toi ?

– A ne plus exister. A devenir tellement parfait qu'on ne le verra plus du tout.

– Et l'homme, on ne doit plus le voir non plus ?

– Oui.

– Où est-ce qu'il sera passé ?

– L'homme, c'est une âme placée dans un container. Est-ce que tu crois que ce container nous est aussi indispensable que ça ? Je présume que si le créateur avait comme projet l'évolution de l'homme, il aurait forcément prévu le transfert de notre conscience vers un support plus parfait, voire un support éternel.

– Par exemple ?

– Par exemple le plasma ou ce nuage, là. Je me demande si le soleil, c'est la conscience de quelqu'un qui aurait vécu des millions d'années et qui se maintiendrait en vie au moyen de réactions que nous ne connaissons pas.

– Mais si les nuages, ce sont des consciences, alors... Ils n'ont aucune structure. Ils sont liquides. Est-ce qu'un être supérieur peut avoir une conscience liquide ?

– Pas la conscience, son support. Et sans doute que plus le support est subtil et plus la conscience est claire.

– Pourquoi ça ?

– Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Plus le corps est compact et complexe, et plus la conscience est fluide et simplifiée. Dans ton organisme circulent des centaines de milliers de processus chimiques... et maintenant, prends ta conscience : elle est chaotique, incapable de se maintenir plus d'une minute sur le même objet... Je me demande même parfois si elle existe. Le nuage, c'est différent. Quelle simplicité... et quelle perfection !

– Alors il nous voit ?

– Sûrement que non. Nous sommes trop lents pour un nuage. Regarde comme il change à chaque seconde. Et si l'on pouvait s'élever jusqu'à sa hauteur, on verrait des changements se produire en une fraction de seconde. Les nuages sont trop fuyants, trop rapides – justement les propriétés de la conscience. Pour eux notre vie, c'est comme pour nous la vie d'un arbre ou de l'herbe. Est-ce que tu vois vivre un arbre ? Est-ce que tu remarques ses émotions, comment il bouge ? Et pourtant il bouge, sans aucun doute, seulement dans un autre espace temps.

– Espace temps... Et nous pouvons être dans un autre espace temps ?

– L'un par rapport à l'autre ?

– Oui. Par exemple, je suis dans un, toi dans un autre. Stiopa encore dans un troisième ?

– Il faut croire... »

Dans l'espace infini où n'ont pas cours les notions de hauteur et de profondeur, de bien et de mal, de vérité et d'erreur, où il n'y a que la raison pure, passait, poussée par le vent, une âme impondérable. Créature légère, conscience légère, solitaire, mais ne sentant pas sa solitude, elle passa avec une rapidité stupéfiante, changeant dans ses contours, se rassemblant et se dispersant pour se confondre à nouveau avec d'autres âmes tout aussi impondérables. Ses ondes atteignaient la terre sous forme d'une pluie bénéfique, traversaient la terre jusque dans ses profondeurs insondables insufflant la vie dans le sol livide et remontaient vers les hauteurs se fondre dans les espaces sans bornes. Elle était partout et nulle part, vivant dans un changement continu, insaisissable, sans laisser de trace, elle regardait la terre comme les hommes regardent les nuages.

Il y eut un éclair. Ils entendirent le tonnerre rouler juste au-dessus de leur tête et tomber les premières grosses gouttes de pluie.

Oleg bondit sur ses pieds.

–« Qu'il voie ou pas... Je le disais bien qu'il allait pleuvoir. Toi, tu resterais bien là à rêvasser.

–Pas de panique, le bois est là à deux pas ».

Ils couraient déjà entre les tournesols, comme entre de petits arbres, vers l'endroit où depuis une bonne heure, Stiopa préparait le feu.